

Chapitre 1

Laurent et Nathalie

Lorsque Laurent Meynard avait pour la première fois planté son tee au départ d'un parcours de golf de 18 trous, il avait ressenti au creux de l'estomac un vide aussi énorme que celui qui avait précédé son premier saut en parachute. Aux questions qu'on lui posait pour connaître les raisons qui avaient guidé si tardivement son choix, il répondait généralement par une provocation du genre :

— Est-ce que je vous demande si votre grand-mère fait du vélo ?

Ses interlocuteurs ignorant son horreur des confidences, se vexaient ou plaisantaient suivant leur humeur, mais ils n'obtenaient rien de plus précis quant à la naissance de cette passion nouvelle.

En réalité Laurent était loin de vouloir provoquer qui que ce soit ; il ne cherchait qu'à évacuer sa peine !

Dix jours plus tôt, après une succession de disputes avec sa jeune femme, celle-ci l'avait quitté sur un dernier affront. Après deux jours et deux nuits passés dans sa maison entre l'abattement, la colère et les larmes en remâchant sans arrêt le déroulement de son drame, une impulsion soudaine le poussa à sortir.

C'était novembre en Côte d'Azur : un automne chaleureux aux couleurs de mistral, un entracte bienfaisant entre les

brumes collantes de l'été et les odieux vent d'Est de l'hiver.

Accoudé sur le calcaire rugueux des remparts d'Antibes, Laurent regardait sans la voir au-delà du Fort Carré et de la Baie des Anges, la silhouette massive des Alpes italiennes sur le ciel blanc-bleu.

C'était la deuxième fois qu'elle partait, et le scénario précédent était très semblable à celui d'aujourd'hui !

La première fois c'était en 83, dans leur appartement de la vieille ville d'Antibes, quelques mois après leur mariage. Il lui avait demandé où elle avait passé l'après-midi et cette question anodine avait suffi pour déclencher sa colère. Après quelques préliminaires prometteurs, elle s'était mise à hurler d'une manière tragique et dans un registre suffisamment élevé pour que tous les voisins s'imaginent qu'il était en train de l'assassiner. La gifle malencontreuse qu'il lui avait donnée pour enrayer ses vocalises, n'avait fait que les augmenter de quelques décibels, ce qui l'avait obligé, faute de pouvoir résoudre ce problème, à attaquer à moitié nu une descente d'escalier suicidaire pour aller se réfugier dans sa voiture en attendant le retour au calme.

Quand il remonta deux heures plus tard sous le regard bienveillant d'Aïcha la vendeuse de jeans, la porte était entrouverte et l'appartement vide. Pas de lettre apparente sur la table de la salle à manger ; la Samsonite absente et le bordel inhabituel de son placard, indiquant sans l'ombre d'un doute qu'elle avait quitté le logis conjugal.

C'est alors qu'il ressentit pour la première fois de sa vie l'effroyable vide de l'absence. Une faille énorme s'était ouverte devant lui, engloutissant ses projets, ses plaisirs, ses habitudes et la source même de sa vie. Il regrettait déjà les emportements de Nathalie, ses caprices, son refus de la moindre contrainte conjugale et son besoin d'indépendance.

Cinq jours après sa fugue, elle lui avait téléphoné. Elle était à Paris et lui demandait de lui envoyer ses fringues. Elle avait vidé leur compte en banque et disait qu'elle allait reprendre son job à Air France. Il n'était pas question qu'elle revienne !

Il essaya de la rappeler, mais une sévère consigne de silence avait été établie autour d'elle. Alors le « crabe » s'installa à demeure dans la gorge de Laurent.

Nathalie était revenue dix jours plus tard après avoir encombré ses soeurs et ses parents qui préféraient sans doute la voir rejoindre son mari plutôt que de compatir à ses malheurs aux heures consacrées à leur marmaille ou au petit écran.

Après beaucoup de pleurs, de câlins et de tendres déclarations, la vie reprit son cours et à part quelques accrocs mal rapetassés, le tissu quotidien retrouva sa trame originelle.

En revanche, Laurent avait lourdement trinqué pendant ces deux semaines. Le manque de Nathalie avait rapidement dépassé le traumatisme du conflit et entraîné une solitude atroce, dans laquelle il s'était longuement débattu sans pouvoir refaire surface.

Dans ses moments de lucidité entre lecture et télé, qui avaient été ses seuls exutoires pendant cette ascèse conjugale, il se rendit compte que l'amour exclusif qu'il portait à Nathalie devait être compensé, pour la sauvegarde de leur couple, par une activité annexe et suffisamment captivante pour compenser son trop-plein de passion.

C'était un grand pas de fait ! Et Laurent s'était tout de suite senti beaucoup plus serein dès qu'il eut envisagé l'idée de ce « transfert ».

Mais, qui était Laurent Meynard ?

Né en 1937 à Alger d'un père « pied-noir » et d'une mère créole (mélange insolite), il passe une petite enfance heu-

reuse entre l'école communale de la « Bouzaréa » et le cabanon de la Pointe Pescade où tout la famille s'installe pour l'été. Tout va bien pour Laurent jusqu'au débarquement des Américains sur les côtes algériennes en 1942 et la mobilisation de son père qui part en Tunisie pour combattre les Allemands.

Quelques mois plus tard son père est tué à Pont-du-Fahs : un bled dont Laurent aurait préféré ne jamais entendre prononcer le nom, mais dont le glas des trois syllabes sonnera tragiquement dans sa mémoire jusqu'à l'âge d'homme.

En 1945, sa mère lassée de l'intransigeance de sa belle famille concernant son deuil et ses fréquentations, profite de la fin de la guerre pour retourner avec lui en Guadeloupe, dans sa famille. La guerre est juste terminée et les bateaux pour les Antilles sont rares. Un caboteur les emmène tous les deux à Casablanca où ils restent trois mois avant d'être embarqués sur l'« Empress of Britain » : un rescapé de la flotte anglaise qui faisait du « tramping » entre l'Europe, l'Afrique et l'Amérique du Sud. Après avoir fait escale à Dakar, Rio de Janeiro, Récif et Paramaribo, le Capitaine touché par les supplications et les beaux yeux de la jeune veuve, accepte de modifier sa route pour la déposer à Pointe-à-Pitre la veille de Noël.

Quelques années plus tard, la jeune veuve Meynard née De Vlaminck : une famille de « Békés » d'ascendance néerlandaise, envoie son fils, comme tous les nantis de l'île, faire ses études à Bordeaux.

Laurent passe ses bacs à Bordeaux et entre à l'ENSA de Montpellier en 1956. Il en sort brillamment à 23 ans en 1960, avec un titre d'Ingénieur agronome et une spécialité d'agronomie tropicale.

Le voilà parti dans la vie ! C'est maintenant un très bel homme, de taille moyenne, mais parfaitement découplé avec cette distinction naturelle héritée de sa mère que l'on retrouve souvent chez les natifs des îles. Il est mat de

peau, châtain de chevelure et porte une moustache blonde pour dissimuler les séquelles d'une chute de cheval au cours de laquelle sa lèvre supérieure était entrée en collision avec une branche d'arbre.

Beau, intelligent mais sans grande ambition, il a pour l'instant une envie tenace d'aller jeter sa gourme et de faire ses premières armes du côté américain.

Pendant deux ans il se ballade aux frais de maman, de l'État de New-york à la Californie et du Canada aux îles Vierges, sans manifester une réelle envie de se fixer et de faire carrière. Finalement, à la suite d'un stage dans une usine sucrière de Louisiane, il est engagé comme chef de culture par la Société « M.A Patout and son, ltd. » pour un salaire en dollars relativement confortable, agrémenté d'avantages substantiels, tels que logement, voiture, club... etc.

Il y reste jusqu'en 1964, après avoir bu jusqu'à la lie la « Sugarcane Louisiana way of life » et en avoir attrapé une indigestion majeure, qu'il met six mois à amortir dans la maison créole mise à sa disposition par sa mère sur les terres de la Société « De Vlaminck and Co ».

Laurent, à la veille de ses trente ans, commence à se faire du souci. Les De Vlaminck ne sont plus ce qu'ils étaient au début du siècle ; de mauvaises gestions en années sèches, les grands-parents puis les parents de sa mère ont réduit le patrimoine à la portion congrue. De l'usine d'autrefois qui recevait les cannes à sucre de 2000 hectares de « faire valoir direct », ainsi que celles de la moitié des planteurs de la « Grande-Terre », il ne leur reste en biens propres que quelques maisons sur une centaine d'hectares lourdement hypothéqués, ainsi qu'un paquet d'actions minoritaires de la société fermière qui gère leurs anciennes possessions.

Mais ceci n'arrête pas Laurent qui connaît bien ses Antilles.

— Il y a encore de l'argent à gagner ici ! pense-t-il.

Il s'en explique à sa mère qui est prête à tout pour le garder auprès de lui :

— Tant que la France ne passe pas la main et qu'elle est toujours prête à distribuer des milliards pour entretenir ses « danseuses » d'outre-mer, nous avons des chances de nous en sortir !

Cela dit, après s'être fait pistonner par la famille auprès du Préfet et de quelques ministres, il se fait nommer Secrétaire Général de la société fermière et épouse en 1966 la fille du principal actionnaire.

Laurent, homme d'action et de devoir, luttera avec acharnement pendant quinze ans pour faire de cette société une unité rentable : la dernière du genre : conservant ses actifs et son personnel, soit près de 1800 ouvriers émargeant à l'usine en période de récolte et quatre à cinq cents permanents dont une vingtaine de cadres et agents de maîtrise. Mais leur peu de rendement, les grèves fomentées par un parti communiste puissant, les aberrations d'une administration incompétente et finalement le refus du pool bancaire de continuer d'investir à perte pour le compte de l'État, déterminèrent le conseil d'administration de la « De Vlaminck » à mettre la clef sous la porte.

Laurent était solide, mais ces quinze années de lutte sans espoir l'avaient sévèrement marqué. Marqué dans sa chair où quelques rides précoces avaient durci son masque, mais surtout atteint profondément au moral après le départ de sa femme qui l'avait quitté avec leurs deux enfants, et avait pris position contre lui au dernier conseil d'administration. Il divorce en 1981 et quitte définitivement la Guadeloupe pour s'installer à Antibes dans un petit appartement de la vieille ville acheté quelques années plus tôt pour une bouchée de pain.

Il n'y reste pas longtemps. Un camarade de promotion le sachant revenu en métropole, le fait entrer à l'IFAT (Institut Français d'Agronomie Tropicale), qui l'envoie aussitôt au Kenya sur un énorme projet sucrier.

C'est là qu'il rencontre Nathalie !

Les femmes n'avaient pas joué un grand rôle jusqu'à ce jour dans la vie de Laurent. Ses expériences américaines, tant en Californie qu'en Louisiane, s'étaient situées beaucoup plus sur le plan de l'hygiène et de la distraction, que du coup de foudre ou de la passion. En revanche, la fraîcheur de sa jeune épouse et les nuits chaudes des Antilles lui avaient fait découvrir un nouveau monde de sensations charnelles enrobées de tendresse qu'il associa un temps à la notion d'amour.

Un temps seulement ! Car l'amour au quotidien enclavé entre deux maternités successives entraîna rapidement notre Laurent vers des lits extra-conjugaux avec les conséquences que nous savons.

La rencontre avec Nathalie fut déterminante pour son plaisir d'aimer, car elle alliait au physique et à la sensualité d'une courtisane, un manque de préjugés et une joie de vivre peu commune.

Mais qui était Nathalie ?

Une bombe sexuelle ? Pas seulement ! Mais c'est quand même l'effet qu'elle produisit sur Laurent lorsqu'il la vit émerger, ruisselante, de la piscine du Norfolk où il avait pris ses quartiers.

Mais n'anticipons pas ! Née en 1955 à Paris d'un père magistrat, Nathalie Le Courtois était l'aînée d'une famille de cinq enfants qu'une mère fidèle et résignée aux maigres salaires de son époux, faisait subsister au rabais dans un trois pièces de la banlieue Nord.

D'une beauté éclatante et précoce ainsi que de cœur généreux, Nathalie, branchée pilule dès l'âge de quinze ans, fait partager ses grâces sans enthousiasme ni conséquences à quelques camarades, juste pour le plaisir et la commodi-

té. Après deux échecs au bac, elle entre à Air France comme hôtesse de l'air en 1974.

La précocité ayant rapidement cédé la place à une maturité éblouissante et ravageuse, Nathalie, après six années de règne incontesté sur les pilotes et les stewards des vols intercontinentaux, se fait affecter en 1980 à la Direction du Personnel à Paris où elle commence au service de Directeurs éblouis, une carrière honorable à l'emploi garanti et aux avantages confortables.

C'est ainsi que pour ses deuxièmes vacances de l'année, et peut-être en vertu de l'attraction universelle, Nathalie rencontre Laurent en mars 1982, sur le bord de la piscine de l'hôtel Norfolk à Nairobi !

Qui n'a pas connu l'hôtel Norfolk au temps de sa splendeur ne connaît rien des sujets de sa Gracieuse Majesté, ni surtout de l'ambiance typiquement coloniale et britannique qu'ils ont réussi à sauvegarder au Kenya, malgré les Mau-mau, les Kikouyou et quelques vingt années d'hypocrite soumission à Mzee Jomo Kenyatta : le Président mis en place par leurs soins pour gérer l'indépendance.

C'était un merveilleux hôtel, plein du charme désuet et de la douceur du temps passé, mais une période excessivement délicate pour se rencontrer. Dès le lendemain alors qu'ils n'avaient encore échangé que quelques œillades, la ville se mit à exploser de toutes parts sous l'impulsion des émeutiers d'un coup d'État en bonne et due forme.

Le couvre-feu instauré, les communications avec l'Europe coupées pour un temps indéterminé, les clients de l'hôtel assignés à résidence permirent un rapprochement instantané de nos deux tourtereaux, qui firent plus ample et biblique connaissance au cours des huit jours suivants tant au bord de la piscine que dans leurs chambres respectives. Ce fut un émerveillement pour elle comme pour lui. Ils n'avaient jamais été à pareille fête et recommençaient incessamment à s'émerveiller l'un l'autre.

Ne pouvant plus se quitter, ils se mirent en ménage après avoir adapté leur vie professionnelle à leur situation affective.

Laurent obtint de l'IFAT l'autorisation et les moyens nécessaires à la location d'un adorable cottage victorien, sis dans la banlieue huppée de Nairobi, au 221 Riverside Drive, tandis que Nathalie allait à Paris entre deux avions, négocier auprès de son siège la sous-direction de l'Agence de Nairobi laissée vacante depuis le coup d'État.

Trois années passèrent, surchargées de problèmes scabreux pour l'incorruptible Laurent, mais illustrées de séquences passionnées entre les « loges » de la savane et les îles enchantées de l'Océan Indien.

Le 2 janvier 1985, lendemain d'un réveillon chargé d'alcool et de tabac, Laurent qui n'avait dormi que deux ou trois heures depuis la veille, ouvrait au titre de « Project Manager », l'Assemblée Générale du conseil d'administration de la « N'zoia Suggéra Compagnie », composée de deux ministres, trois secrétaires d'État, le DG de la Banque du Kenya, deux représentants de la World Bank, ainsi que les intermédiaires patentés, lorsqu'une douleur terrible de la poitrine le terrassa sur la table du Conseil devant ses auditeurs étonnés.

De cet infarctus, heureusement relativement bénin, naquit une série de conséquences, médicales, professionnelles et sentimentales, qui changèrent radicalement le parcours de nos deux amants. Ils décidèrent de rentrer à Antibes, en prenant : l'une, une année sabbatique et l'autre, un congé maladie de six mois...renouvelable.

Leur amour au zénith, ainsi que leur changement brutal de statut professionnel, les incita à choisir le mariage comme nouvel ordre de vie.

Les médecins ayant donné à Laurent quelques pilules à prendre ainsi que le conseil de mener une vie tranquille et saine, il emmena dès que possible Nathalie en Guadeloupe

pour la présenter à sa mère et fit avec cette dernière le point de leur situation financière.

Leur patrimoine était assez considérable et leurs revenus plus que substantiels. Au cours de quinze années de direction de la « De Vlaminck », Laurent, en gestionnaire très avisé de ses intérêts familiaux, avait fait pour le compte de sa mère et pour le sien propre, des placements boursiers et immobiliers extrêmement juteux qui les laissaient à l'abri du besoin pour le reste de leurs jours.

Après un mois passé dans l'île à régler tous leurs problèmes, Laurent et Nathalie rentrèrent en France et se marièrent à la mairie d'Antibes en février 1985, avant de commencer à pas lents un parcours conjugal à la mesure de leurs talents.

Mais il est grand temps de retrouver Laurent que nous avons laissé, appuyé tristement sur le calcaire rugueux des remparts d'Antibes.

Un employé de la Mairie qui passait par là (c'était son travail), voyant Laurent absorbé dans la contemplation muette de l'horizon, pensa bien faire en lui adressant amicalement la parole :

— Ça va M'sieu Meynard, vous prenez le frais sur les remparts ?

Pas de réponse ! L'employé récidive en montant le volume :

— Ohé M'sieu Meynard ! Ça va pas ? Vous avez des ennuis ?

— Ah ! C'est vous Jérôme, excusez-moi, j'étais préoccupé... non non, j'ai pas d'ennuis, tout va bien, merci !

— Allez allez, vous excusez pas, je sais c'que c'est, vous avez la tête d'un type qui s'est disputé avec sa bonne femme. On est tous les mêmes, elles nous emmerdent du matin au soir, et il suffit qu'elles partent cinq minutes pour qu'on commence à paniquer ! Allez, c'est rien, essayez de vous distraire, allez donc jouer au golf !

C'est en reposant son coude sur le calcaire rugueux des remparts alors que Jérôme avait depuis longtemps disparu de son champ visuel pour aller porter la bonne parole aux boulistes du Port Vauban, que son commentaire elliptique revint à l'esprit de Laurent :

— Qu'est-ce qu'il a voulu me dire ce con, avec son golf ?
Sur ce, son esprit un instant égaré, reprit la voie pernicieuse des ressassements et de la prostration. Pas complètement toutefois, car le sourire compréhensif d'Aïcha étalant des Lévis et autres saloperies devant sa porte d'entrée, fit naître dans le cœur nuageux de Laurent un petit coin de ciel bleu.

Au huitième jour, Nathalie n'était toujours pas revenue et rien n'indiquait qu'elle comptait revenir un jour. La belle famille avait débranché les téléphones et hormis les factures habituelles, le courrier privé semblait être l'objet d'une grève permanente du tri postal.

L'état d'âme de Laurent après être passé par tous les stades de la dépression, depuis l'exaspération jusqu'à la prostration la plus misérable, entre dans une phase active et revancharde. Il se décide à draguer Aïcha pour exorciser sa peine.

Elle le reçoit cinq sur cinq avec le petit discours à la clé :

— Vous fatiguez pas M'sieu Laurent, je sais que vot' femme elle est partie et que vous avez besoin d'un peu de compagnie ; mais comptez pas sur moi, j'ai pas la technique pour consoler des types dans votre genre. Et puis vot' femme elle est trop belle, j'tiens pas la route à côté d'elle. Allez, laissez tomber, elle va revenir, c'est sûr ! A propos, j'voulais vous dire, j'ai rencontré Jérôme ce matin ; il m'a dit que vous aviez décidé de jouer au golf, c'est une bonne idée ça ! Vous devriez aller prendre des leçons au Colombier, j'ai un copain qui donne des cours là-bas ; il est un peu bavard mais c'est un bon pro, il s'appelle Marcel et il paraît que c'est le meilleur professeur de la Côte d'Azur.